

P
A
T
R
I
C
K

S
E
N
É
C
A
L

Les Sept Jours du talion



Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DES SEPT JOURS DU TALION...

« SANS CONTREDIT, *LES SEPT JOURS DU TALION* EST UN ROMAN PUISSANT ET D'UNE RARE VIOLENCE. »

Alibis

« PATRICK SENÉCAL, S'IL VEUT DIVERTIR,
NE LE FAIT PAS À LA LÉGÈRE.

SURTOUT PAS DANS *LES SEPT JOURS DU TALION*
OÙ LE MANICHÉISME N'EST PAS DE LA PARTIE.
LE NOIR ET LE BLANC S'Y FONDENT EN UN GRIS
TRÈS DÉRANGEANT, QUI CULMINE DANS LES
DEUX DERNIÈRES PHRASES DU ROMAN. DESQUELLES
ON NE DIRA RIEN – MÊME SOUS LA TORTURE. »

La Presse

« L'INTRIGUE IMAGINÉE PAR SENÉCAL EST D'UNE
RARE INTENSITÉ, ET LES DESCRIPTIONS DÉTAILLÉES
RENDENT CERTAINES SCÈNES SANGLANTES TRÈS DIF-
FICILES À LIRE, MÊME POUR LES AMATEURS D'HOR-
REUR. [...] PEU IMPORTE NOTRE OPINION SUR LE
SUJET, IL EST IMPOSSIBLE DE RESTER INDIFFÉRENT
DEVANT LE DRAME QUI SE JOUE SOUS NOS YEUX. »

Voir – Québec

« UN VÉRITABLE PETIT BIJOU DE ROMAN
ÉCRIT PAR UN AUTEUR QUÉBÉCOIS QUI POSSÈDE
L'ART DE NOUS ÉBRANLER LES ÉMOTIONS
ET QUI NOUS ENTRAÎNE LOIN, TRÈS LOIN,
DANS LE GOUFFRE DE LA DÉMENCE. [...] UN
THRILLER COSTAUD, INTENSE ET TERRIBLEMENT
HUMAIN QUI TIENT EN HALEINE DU DÉBUT À LA FIN. »

Le Soleil

« CE ROMAN, EXTRÊMEMENT BOULEVERSANT,
PROPOSE DES PAGES D'UNE VIOLENCE
PRESQUE INSOUTENABLE. »

La Tribune

« L'AUTEUR SAIT MENER SA BARQUE ET FERA D'UN
GENTIL ET AIMANT PÈRE DE FAMILLE UN ÊTRE
CRUEL ET SANS ÉMOTIONS SINON LA HAINE. »

Le Nouvelliste

« SENÉCAL POSSÈDE LE DON DE NOUS FAIRE VIVRE
PAR PROCURATION DES CHOSSES QUE, DANS NOS
PIRES DESSEINS, ON AURAIT PEINE À IMAGINER. »

Entre les lignes

« PATRICK SENÉCAL MET EN ŒUVRE LA MÉCANIQUE
EFFICACE DU THRILLER, UN MÉLANGE BIEN DOSÉ DE
SUSPENSE ET DE TERREUR, QUI A FAIT SA RENOM-
MÉE. SES LIVRES SONT PEUPLÉS D'ÊTRES TORTURÉS
ET EXCESSIFS, FORTS À L'EXTÉRIEUR MAIS DÉCHIRÉS
À L'INTÉRIEUR. VOILÀ POURQUOI SON UNIVERS
ROMANESQUE À LA FOIS ATTIRANT ET TROUBLANT,
NOUS TIENT SI BIEN EN HALEINE. »

Accès Laurentides

LES SEPT JOURS DU TALION

DU MÊME AUTEUR

5150, rue des Ormes. Roman.

Laval: Guy Saint-Jean Éditeur, 1994 (épuisé).

Beauport: Alire, Romans 045, 2001.

Lévis: Alire, GF, 2009.

Le Passager. Roman.

Laval: Guy Saint-Jean Éditeur, 1995 (épuisé).

Lévis: Alire, Romans 066, 2003.

Sur le seuil. Roman.

Beauport: Alire, Romans 015, 1998.

Lévis: Alire, GF, 2003.

Aliss. Roman.

Beauport: Alire, Romans 039, 2000.

Les Sept Jours du talion. Roman.

Lévis: Alire, Romans 059, 2002.

Lévis: Alire, GF, 2010.

Oniria. Roman.

Lévis: Alire, Romans 076, 2004.

Le Vide. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2007.

Le Vide 1. Vivre au Max

Le Vide 2. Flambeaux

Lévis, Alire, Romans 109-110, 2008.

Hell.com. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2009.

Lévis: Alire, Romans 136, 2010.

Malphas

1. *Le Cas des casiers carnassiers.* Roman.

Lévis, Alire, GF, 2011.

LES SEPT JOURS DU TALION

PATRICK SENÉCAL



Illustration de couverture : JACQUES LAMONTAGNE

Photographie : KARINE PATRY

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province,
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine, 3,
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 4^e trimestre 2002
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2002 ÉDITIONS ALIRE INC. & PATRICK SENÉCAL

70 69 68 67 66^e MILLE

*À Nathan et Romy,
mes amours,
mes espoirs,
ma vie.*

TABLE DES MATIÈRES

<i>En voyant le monstre</i>	1
JOUR 1	65
JOUR 2	97
JOUR 3	133
JOUR 4	157
JOUR 5	197
JOUR 6	255
JOUR 7	303

« Il faut que je sois cruel
rien que pour être humain. »

Hamlet

En voyant le monstre sortir de la voiture, Bruno Hamel entendit le grognement de chien pour la première fois.

À une trentaine de mètres devant lui, la voiture de police était arrêtée près de l'entrée arrière du Palais de justice depuis une bonne minute déjà et ses occupants n'avaient toujours pas donné signe de vie. Bruno s'était même demandé s'ils n'avaient pas remarqué sa présence lorsque les deux policiers étaient enfin sortis pour ouvrir aussitôt la portière arrière. Le monstre, menotté, était apparu.

Bruno le voyait en chair et en os pour la première fois. À l'exception de ses cheveux lissés et de sa barbe fraîchement coupée, il était comme sur toutes les images vues à la télé.

C'est à ce moment que le grognement de chien se fit entendre, sourd, lointain. Bruno y porta à peine attention. Ses yeux ne quittaient pas le visage du monstre. Il s'était toujours méfié des stéréotypes : il considérait que les plus tordus avaient souvent l'air des plus droits... Pourtant, cette fois, le monstre ressemblait vraiment à une pourriture, une vraie caricature de « méchant » hollywoodien, et cette constatation agaçait Bruno, il n'aurait su dire pourquoi.

Les policiers guidèrent le monstre vers la porte, autour de laquelle une vingtaine de citoyens manifestaient leur hargne et leur dégoût en criant des insultes au prisonnier. Un petit rictus qui se voulait arrogant plissait les lèvres du monstre, mais on devinait la crainte camouflée derrière ces airs de dur. Tout à l'heure, ce sourire ferait place à une expression beaucoup plus affolée. À cette pensée, Bruno dut déployer un certain effort pour ne pas sortir de la voiture et tirer sur le monstre à bout portant avec le pistolet coincé sous la ceinture de son pantalon. Mais il s'obligea au calme, à l'inertie. La haine, utilisée maintenant, serait un gaspillage. Il fallait la conserver pour plus tard. Pour tout à l'heure.

Accompagné des deux policiers, le monstre disparut dans l'édifice et le petit groupe de manifestants se tut aussitôt.

Le grognement de chien gronda pour la seconde fois. Bruno regarda aux alentours, s'attendant à voir un molosse s'approcher, mais il ne vit aucun animal.

L'un des deux policiers ressortit, traversa le groupe des manifestants maintenant silencieux et monta dans sa voiture. Celle-ci recula et alla disparaître sur le côté du Palais de justice, dans le stationnement. Bruno, qui n'avait pas arrêté le moteur de son automobile, la suivit de loin. La voiture de police se stationna près d'une porte, à côté de deux autres véhicules de patrouille. Dix secondes plus tard, l'agent entra dans l'édifice.

Bruno s'était garé à une vingtaine de mètres de là et il coupa enfin le moteur.

— Tu m'avais pas dit que c'était un char de police...

Bruno se tourna vers l'adolescent assis à côté de lui. Le jeune secoua la tête, embêté, et répéta :

— Si j'avais su, je suis pas sûr que j'aurais dit oui...

Bruno sortit son portefeuille et compta dix coupures de cent dollars. Le jeune, qui ne s'attendait pas à un tel bonus, fixa les billets avec convoitise. Il devait avoir seize ou dix-sept ans, il avait le crâne rasé, une *pine*

dans la lèvre inférieure, et il était plutôt beau garçon. Il voulut prendre l'argent, mais Bruno le fourra dans la poche de son manteau.

— Quand ce sera fait, dit-il tout simplement.

Le jeune approuva, puis ouvrit sa portière.

— Pas tout de suite !

L'ado referma nerveusement. Bruno regarda sa montre : dix heures moins dix.

Il abaissa son pare-soleil pour ne pas être incommodé, appuya sa tête et, pour la première fois depuis le début du cauchemar, repensa aux dix dernières journées.



Les ténèbres choisirent un après-midi particulièrement ensoleillé pour apparaître. Ce sept octobre ressemblait à une journée d'été et Bruno ramassait les feuilles sur son terrain, tombées tôt cette année. Il n'avait aucune opération à partir de midi et l'hôpital n'avait pas besoin de lui : une demi-journée de congé. Il avait commencé par passer une petite heure à son ordinateur. L'informatique était son dada et aussitôt que sa famille ou son travail lui laissaient le moindre moment libre, il sautait sur son clavier et devenait inaccessible au commun des mortels. Mais il faisait tellement beau ce jour-là qu'il avait fini par sortir pour effectuer quelques travaux sur le terrain, sans se presser. Tout en terminant sa troisième bière de l'après-midi (Sylvie n'était pas là pour le sermonner, aussi bien en profiter !), il préparait un immense tas de feuilles pour faire une surprise à Jasmine. Elle serait folle de joie, se jetterait dans le tas et insisterait pour que son père fasse la même chose. Et Bruno obéirait avec joie.

Car, bien sûr, il aimait éperdument sa fille.

Il était quinze heures vingt, les enfants défilaient dans la rue et le tas de feuilles était à peu près terminé. Bruno vit passer Louise Bédard qui le salua. Comme tous les jours, elle était allée à l'école chercher son

filz Frédéric, qui n'osait plus revenir seul à la maison. Le garçonnet de neuf ans salua timidement le médecin et celui-ci répondit en souriant, touché, comme toujours, par les terribles cicatrices qui défiguraient l'enfant depuis trois ans et auxquelles Bruno n'arrivait pas à s'habituer. Et tandis qu'il les regardait s'éloigner vers leur maison, au coin de la rue, il se dit pour la millième fois qu'il était chanceux. Très chanceux.

Une heure avant que les ténèbres ne s'abattent sur lui, Bruno Hamel remerciait la providence de lui avoir accordé une vie sans réelles épreuves.

Après avoir vu passer tous les enfants du quartier, il commença à s'interroger. Lorsqu'il alla à l'école, il n'était quand même pas encore inquiet. Elle était peut-être restée dans sa classe pour des explications supplémentaires ou une activité quelconque. Mais on lui assura que Jasmine était partie depuis au moins quarante minutes. Il n'était pas vraiment inquiet non plus en retournant à la maison, s'attendant à y trouver sa fille jouant dans les feuilles avec sa mère. Sylvie était là, mais pas Jasmine. Sylvie donna une série de coups de fil, mais la petite ne se trouvait chez aucune de ses amies.

Après quoi, l'inquiétude se pointa enfin. Assez pour qu'on appelle la police.

Lorsqu'ils arrivèrent, les policiers se voulurent rassurants : une fillette de sept ans qui fait un petit détour avant de rentrer à la maison, c'est fréquent. « Les disparitions d'enfants à Drummondville, c'est plus rare que des gagnants de 6-49 ! » avait blagué l'un d'eux. Bruno savait que ce n'était pas tout à fait vrai : au moins une fois par année, il tombait sur un article, dans le journal local, traitant d'une disparition d'enfant. Les policiers acceptèrent d'effectuer une recherche, même s'ils ne s'alarmaient pas vraiment.

Ils retournèrent tout d'abord à l'école, accompagné par Bruno, tandis que Sylvie restait à la maison pour accueillir sa fille qui, évidemment, reviendrait sur les entrefaites.

À l'école, pendant qu'un policier interrogeait le surveillant à l'extérieur, Bruno observait l'autre agent allant et venant dans le champ près de l'école. Il se répétait que dans une heure ils seraient tous les trois à la maison en train de rire de cette situation ; pourtant, il ne quittait pas des yeux le policier qui fouillait avec insistance dans les buissons...

Tout à coup, l'agent s'immobilisa, le regard rivé au sol ; il enleva sa casquette, se passa lentement une main dans les cheveux... et les jambes de Bruno s'engourdirent instantanément.

Tandis qu'il marchait vers le policier, il ne cessait de se répéter que ce n'était rien, que le flic avait découvert un livre, un chapeau, quelque chose qui n'avait rien à voir avec sa fille... Il s'approcha et, malgré le visage bouleversé du policier, il niait toujours. Même lorsqu'il fut assez près pour voir une jambe nue dépasser du buisson, il continua de se dire que c'était un autre enfant, une autre petite fille, mais pas la sienne, pas Jasmine, parce que c'était tout simplement impossible, ça arrivait à d'autres enfants, à d'autres parents qui passaient aux nouvelles et dans les journaux, mais pas à eux...

Il la reconnut tout de suite, et pourtant ce n'était pas elle. Ce n'était *plus* elle. Ce qui lui creva d'abord le cœur fut sa nudité. Elle portait encore sa robe bleue, mais celle-ci était trop en lambeaux pour recouvrir décentement ce petit corps qu'il connaissait par cœur, qu'il avait lavé des milliers de fois dans leur bain... Mais maintenant il était si... *souillé!* Chaque fois que Jasmine se faisait un petit bobo et qu'elle rentrait dans la maison en pleurant, Bruno en avait mal à l'âme. Pourtant, cette fois, il y avait tellement d'ecchymoses, tellement de sang... et elle ne pleurait pas ! Pourquoi ne pleurait-elle pas, elle devait tellement souffrir !

Lorsqu'il vit autour de son cou son bandeau bleu à cheveux, celui que Sylvie lui avait attaché le matin même en la conjurant de ne pas le perdre, il sut qu'elle était morte.

Jasmine, son unique fille, avec qui il aurait dû être en train de jouer et de rire à ce moment précis, était morte.

Puis il vit son visage. Jamais il ne l'avait vu si enflé. Jamais il n'avait vu sa bouche si tordue. Et son regard... Vide en apparence, mais tout au fond des prunelles subsistait l'horreur... Comment pouvait-il y avoir une telle émotion dans les yeux d'un enfant ? Celui qui avait fait *ça* n'avait pas seulement tué sa fille, il lui avait détruit l'âme.

Bruno se laissa tomber à genoux. Il tendit les bras et, tout doucement, il releva Jasmine, comme il le faisait lorsqu'elle était malade ou endormie devant la télé. Il la ramena contre lui, déposa son visage au creux de son épaule et l'étreignit avec force, sans un mot, sans un cri, avec seulement une lente, longue et sifflante expiration. Il ne remarqua pas si elle était raide ou molle, chaude ou froide... Il remarqua seulement que, pour la première fois, sa fille ne répondait pas à ses caresses, ne le serrait pas contre elle comme à son habitude, ne gloussait pas de plaisir dans son cou... Pour la première fois, elle n'avait aucune réaction. Et de toutes les douleurs, ce fut la pire.

Toujours en la tenant contre lui, il ferma les yeux. Des scènes familières se succédèrent derrière ses paupières closes : Jasmine qui courait vers lui en l'appelant lorsqu'il rentrait à la maison, Jasmine qui l'aidait avec sérieux à classer ses disques, Jasmine qui criait de joie sur le dos de l'éléphant au zoo, Jasmine qui traçait des yeux et une bouche dans son pâté chinois, Jasmine qui mettait les robes de Sylvie et paradait en prenant une moue d'adulte, Jasmine qui courait après les écureuils dans le parc et, surtout, Jasmine qui riait, qui riait...

C'est à ce moment que les ténèbres obscurcirent le soleil.



Bruno ouvrit les yeux. Dix heures quinze. L'audition devant le juge devait être commencée. Le médecin regarda autour de lui : il n'y avait personne dans le stationnement et d'ici, on ne pouvait voir l'entrée arrière du Palais de justice. Il dit donc à l'adolescent qu'il pouvait y aller.

Le jeune sortit et se dirigea rapidement vers la voiture de police. Il prit dans la poche de son manteau un ou deux instruments que Bruno ne put reconnaître et commença à travailler sur la portière. Plus précisément, sur la serrure.

Bruno examina de nouveau les alentours. Les individus les plus près se trouvaient sur le trottoir, à cent mètres de là. Quant aux manifestants près de la porte arrière, il n'y avait pas de raison qu'ils viennent ici. C'était un peu risqué (Bruno n'avait pas prévu la présence de ce petit groupe de citoyens), mais il n'avait pas tellement le choix.

Il remarqua à quel point les autres voitures du stationnement étaient ternes, l'asphalte gris et craquelé, le ciel fade... Mais les choses n'étaient pas vraiment ainsi, il le savait. C'est lui qui les voyait de cette manière.

Car il avait une vue différente, maintenant, une vision altérée.

Il reporta son attention sur le jeune, mais il ne le voyait plus réellement, perdu dans ses pensées. Cette nouvelle vision qu'il possédait, c'était une réaction. Un effet secondaire des ténèbres...



Le changement de vision s'était fait brutalement, sans gradation. Avant de prendre le corps de Jasmine dans ses bras et de fermer les yeux, Bruno voyait d'une certaine manière. En les rouvrant quelques minutes plus tard, il voyait différemment.

Des heures qui suivirent la découverte, il ne gardait qu'un souvenir vague, presque irréel. Seuls quelques moments précis ressortaient avec clarté de ce brouillard : la crise d'hystérie de Sylvie, le coup de téléphone à sa mère... Il se rappelait aussi à quel point Sylvie lui avait semblé terne, sans dimensions, sans relief. Comme l'étaient les murs, les meubles et les objets de la maison, qu'il avait observés d'un air hagard.

Il y avait désormais un filtre devant ses yeux.

Toute la soirée, ils demeurèrent enlacés sur le divan du salon, à ne pas bouger, à parler à peine. Sylvie pleurait continuellement. Bruno la serrait de toutes ses forces, brisé par le malheur et le désespoir... mais aucune larme ne coulait de ses yeux. Les ténèbres en lui étouffaient tout sanglot.

Deux jours après, au salon funéraire, les visiteurs furent nombreux : parents (même la mère de Bruno, qui était presque impotente, avait remué ciel et terre pour y être), amis, collègues et tous les membres du conseil d'administration de l'Écllosion, le refuge pour femmes battues où Sylvie travaillait à temps partiel et où le médecin donnait une soirée de bénévolat par semaine. Bruno avait enlacé chacune de ces personnes, ému à s'en arracher le cœur...

— Ça devrait pas arriver à des gens comme Sylvie et toi, lui avait marmonné Gisèle, la directrice de l'Écllosion, le visage baigné de larmes. Dieu est parfois le pire des salauds...

Bruno lui avait caressé la joue, la gorge trop coincée pour dire quoi que ce soit.

Il réussit tout de même à parler avec des gens, des amis, faisant des efforts surhumains pour taire la détresse en lui, ne serait-ce que quelques secondes. Mais c'était peine perdue : elle était omniprésente, comme une vague perpétuelle qui se reformait aussitôt disparue. Et sous ce désespoir il y avait toujours les ténèbres, cette étrange noirceur dans son âme qui empêchait toute

larme et qui semblait camoufler quelque chose qu'il ne voulait pas encore affronter...

Durant la soirée, surtout lorsqu'il allait se recueillir devant le cercueil fermé, il enfouit plusieurs fois la main dans sa poche, où se trouvait le bandeau bleu de Jasmine, qu'elle portait lors de la dernière journée de sa courte vie. Bruno l'avait conservé sans en parler à personne, pas même à Sylvie. Depuis, il l'avait toujours sur lui et il se disait que plus jamais il ne s'en séparerait.

Dans cette boîte de bois fermée se trouvait sa fille. Couchée, paisible comme lorsqu'elle dormait. Chaque soir, en se mettant au lit, elle lançait la même phrase à Bruno lorsqu'il quittait la chambre : « Papa, n'oublie pas ton sac, n'oublie pas ton chapeau, n'oublie pas rien ! » Ça ne voulait rien dire, mais elle disait cela depuis qu'elle avait trois ans et c'était devenu un rituel, une complicité comprise seulement par eux deux.

En observant le cercueil, Bruno se dit que c'était la première fois que Jasmine se couchait sans respecter leur petit rituel.

Pleure ! Mais pleure donc, tu en as tellement envie !

Pourquoi n'y arrivait-il pas ? Pourquoi ces étranges ténèbres en lui, qui endiguaient tout épanchement de son désespoir ?

Pendant la mise en terre le lendemain, sous un soleil resplendissant, Bruno ressentit une panique si intense qu'il fut à deux doigts de se jeter sur le cercueil en hurlant. L'idée que sa petite Jasmine allait passer l'éternité dans ce trou, à y pourrir jusqu'au désagrègement total, lui parut si ignoble, si insensée qu'il voulut s'éloigner, mais la main de Sylvie lui serra la taille au même moment et cela lui donna la force de rester. Il mit sa main dans sa poche et ne lâcha plus le ruban bleu.

Ce soir-là, Bruno aurait dû aller faire son bénévolat à l'Écllosion. Évidemment, il n'y alla pas, ce qui n'arrivait à peu près jamais. Depuis trois ans, il se rendait au centre un soir par semaine pour reconforter les pensionnaires,

leur parler et, parfois, soigner des femmes qui arrivaient en larmes, encore enflées des coups fraîchement reçus de leur conjoint. Sylvie, elle, y travaillait trois jours par semaine. Elle et Bruno y étaient très appréciés et ils en eurent la preuve en recevant une énorme carte signée par toutes les pensionnaires de l'Écllosion. La plupart des messages s'adressaient au couple (« Vous m'avez tellement aidée, je ferai tout ce que je peux pour vous aider à mon tour »), mais certains s'adressaient plus à Bruno (« Je me rappellerai toujours ce soir-là où je suis arrivée en crise au centre et où vous avez été si doux, si gentil avec moi »), d'autres plus à Sylvie (« Les trois plus belles journées de la semaine sont celles où vous venez travailler »). Ils lurent la carte debout, au milieu du salon, joue contre joue... Et tout à coup, Sylvie se tourna vers Bruno :

— Je veux que tu me fasses l'amour.

Pas de désir ni de sensualité dans cette demande, mais plutôt un désespoir presque suppliant. Bruno la considéra un long moment. Depuis combien de temps n'avaient-ils pas eu de relation sexuelle ? Deux mois ? Peut-être trois ? Leur couple n'était pas très en santé depuis quelque temps, ils le savaient tous les deux, mais ils n'en avaient jamais vraiment parlé... Pas de disputes à répétition ni de reproches précis, juste une habitude stagnante et morne qui provoquait de moins en moins d'étincelles...

Bruno comprenait la demande de Sylvie : la mort de Jasmine devait les rapprocher. C'était le moment ou jamais de redevenir le couple qu'ils avaient déjà été. Et surtout, c'était le seul moyen de traverser l'épreuve. Oui, il comprenait. Et en guise d'approbation, il l'embrassa et la guida lentement vers la chambre à coucher, au second étage.

Malgré toute la tendresse qui enveloppa leur communion, aucun véritable plaisir, aucune excitation, ne se fit sentir et ils s'arrêtèrent au bout d'un certain moment. Sylvie pleura doucement dans les bras de

Bruno. Ce dernier réfléchissait. Bien sûr, ce n'était pas si étonnant que cela n'ait pas fonctionné... mais la mort de Jasmine était-elle la seule cause ? En silence, il se colla contre elle avec un tel besoin de fusion et de réconfort qu'il s'endormit dans cette position.

Le lendemain, en fin d'après-midi, Bruno se rendit à l'école de Jasmine. Il regarda tous les enfants sortir de l'école et certains, qui le connaissaient, l'observèrent avec malaise. Bruno avait l'impression que tous les écoliers étaient ternes et délavés, mais il savait que ce n'était pas le cas. C'était le filtre devant ses yeux...

Lorsqu'il n'y eut plus aucun enfant pour franchir la porte de sortie, le médecin demeura immobile, les yeux rivés sur la porte, souhaitant de toutes ses forces la voir s'ouvrir sur Jasmine. Mais elle demeura fermée. Il sortit le ruban bleu de sa poche. Le sang avait séché sur le tissu. Il l'effleura de sa joue, ferma les yeux un moment, puis, la tête basse, retourna vers sa voiture.



Le jeune s'activait toujours sur la serrure de la voiture, mais Bruno le voyait à peine, toujours perdu dans ses pensées.

Ces quatre journées qui avaient suivi l'arrivée des ténèbres avaient été les plus tristes et les plus désespérées. Mais elles avaient été aussi pleines de volonté : volonté de s'en sortir, volonté de retrouver Sylvie, volonté d'être plus fort que la fatalité... Bien sûr, Bruno était encore trop affaibli par la blessure pour livrer un véritable combat, mais il y croyait. Malgré les ténèbres en lui, il y croyait vraiment. Sylvie et lui ne pourraient que remonter de cet abîme, et l'ascension, aussi longue et douloureuse soit-elle, se ferait jour après jour.

Mais le soir du quatrième jour, le téléphone sonna.



Bruno entendit à l'autre bout du fil une voix douce et rauque à la fois. Toutes les personnes qui avaient appelé jusqu'à maintenant lui avaient demandé sur un ton gêné comment il allait, ce qui lui avait semblé la pire des insultes. Cet homme fut le premier à changer la formule.

— Ici le sergent-détective Mercure. Je m'excuse de vous importuner dans votre douleur.

Bruno ne répondit rien, intrigué.

— Mais la nouvelle vaut la peine : nous avons trouvé l'assassin de votre fille.

Quelque chose s'écroula en Bruno, alourdit son estomac et lui donna un terrible vertige, tandis que sa salive devenait épaisse. Sur le moment, il ne comprit pas ce qui lui arrivait puis la lumière se fit. Depuis quatre jours, il était si submergé par la perte de Jasmine que son cerveau, aussi insensé que cela lui semblât maintenant, ne s'était jamais arrêté à l'idée qu'il y avait un violeur, un tueur, et que celui-ci était toujours en liberté. Pour la première fois, ses émotions se détachèrent de la perte de sa fille et se fixèrent sur l'existence de cet assassin. Cela le déstabilisa tellement qu'il dut s'asseoir, le combiné toujours contre l'oreille.

— Le... Le tueur de Jasmine, balbutia-t-il.

Le type n'avait pas été difficile à trouver, selon Mercure. Il rôdait autour de l'école depuis plusieurs jours et avait parlé à des enfants. Des professeurs l'avaient aussi remarqué, l'identification avait donc été facile. On l'avait interrogé la veille. Il avait fourni un alibi incohérent et confus, s'était contredit dans ses réponses.

Après un long silence, Bruno demanda :

— Il a avoué ?

— C'est tout comme. Quand il a réalisé que ça regardait mal pour lui, il a fini par admettre : « On dirait bien que je suis cuit... » On le tient, monsieur Hamel.

Nouveau silence du médecin. Il ne se sentait vraiment pas bien.

— Quelles sont les prochaines étapes ?

Mercure expliqua : le lendemain, ce serait la comparution, puis l'incarcération au centre de détention de Drummondville. Environ une semaine plus tard, il y aurait une audition devant le juge pour l'enquête préliminaire afin de déterminer la date du procès.

— Il va écoper, vous pouvez en être sûr. Viol avec extrême violence, meurtre sûrement avec préméditation... Tout ça sur une fillette... Il va prendre vingt-cinq ans, c'est presque certain...

— Vingt-cinq ans ?

— C'est la durée d'une peine à vie. Il pourrait être admissible à une libération conditionnelle, mais seulement après quinze ans.

— Mais... il ne restera pas en prison pour le restant de ses jours ?

Bruno se surprit lui-même à dire cela.

— C'est long, vingt-cinq ans, monsieur Hamel. Même quinze ans. Pour demeurer en prison jusqu'à la mort, il faut avoir fait quelque chose de vraiment...

Il s'interrompit, réalisant la maladresse de ses paroles, mais Bruno avait compris et rétorqua sèchement :

— Le viol et la mort de ma fille ne sont pas assez graves, c'est ça ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

Silence embarrassé. La bouche vide de salive, le médecin s'entendit demander :

— Comment réagit-il ? Est-ce qu'il... Est-ce qu'il semble avoir des remords ?

Il se frotta le front. Pourquoi posait-il ces questions ?

— Il sait qu'il est foutu et ça l'effraie. Mais il joue les durs et... Non, il n'a aucun remords. Quand on évoquait devant lui l'horreur du crime, il... Enfin, il lui est arrivé de sourire. C'est de l'arrogance, évidemment, mais...

Le médecin hocha la tête, le visage soudain blême. Il marmonna d'une voix vide :

— Merci.

Et il raccrocha. Il resta assis un bon moment. Il essayait de se représenter cet homme qui, tandis qu'on l'accusait du pire des crimes, se contentait de sourire.

De sourire.

Ce tueur anonyme surgit tout à coup des étranges ténèbres qui, jusqu'à maintenant et malgré leur présence indéniable, étaient demeurées stagnantes en lui mais qui, à présent, remuaient lentement. Ce sombre mouvement repoussa même partiellement sa tristesse, qui, tout à coup, diminua d'intensité.

Il remarqua enfin Sylvie, debout dans l'entrée du salon.

— Ils l'ont trouvé, c'est ça ?

C'était la première fois qu'elle évoquait le tueur, du moins devant Bruno.

— Oui, ils l'ont trouvé.

Il résuma les informations reçues. Sylvie mit ses mains devant sa bouche et pleura. Bruno comprit que, contrairement à lui, elle avait souvent songé au tueur de Jasmine.

— Il aura sûrement vingt-cinq ans de prison, expliqua-t-il mécaniquement. Et une liberté conditionnelle après quinze ans. En tout cas, c'est ce qu'il risque.

Devant l'air hagard de son conjoint, Sylvie s'étonna et lui demanda s'il n'était pas soulagé.

— Je... je ne sais pas, je...

Il ne pouvait s'empêcher d'imaginer le sourire de cet assassin sans visage.

Sylvie devint alors très grave. Elle rejoignit son conjoint, lui prit les mains et l'obligea à se lever. Elle dit, la voix claire, sans sanglots :

— Bruno, il faut que nous ayons un autre enfant.

Et, après une pause :

— Le plus rapidement possible.

— Tu ne peux plus en avoir.

— Adoptons-en un.

— Je... je ne suis pas prêt à remplacer Jasmine si vite...

— Il ne s'agit pas de la remplacer, tu le sais bien.

— Non, évidemment, mais...

Elle allait trop vite pour lui et ce coup de téléphone de la police le bouleversait trop pour qu'il arrive à réfléchir clairement. Et il y avait les ténèbres, aussi, qui lui remuaient de plus en plus l'estomac, lui procurant une désagréable sensation...

— Écoute, je vais y réfléchir, mais... pas tout de suite...

Elle hocha la tête en reniflant, ajouta qu'elle comprenait. Il lui caressa les cheveux, sourit, puis dit qu'il avait besoin d'aller prendre l'air, seul... Peut-être même ne souperait-il pas à la maison... Elle parut un peu surprise, mais ne s'opposa pas. Il l'embrassa, puis sortit.

Il marcha longtemps, jusqu'au centre-ville, hanté par le coup de téléphone de la police.

Vingt-cinq ans... Peut-être quinze...

Il soupa tard dans un restaurant de la rue Brock, mais au bout de quelques bouchées il repoussa son assiette avec dégoût. Il essayait de retrouver toute la force de la tristesse qui l'habitait depuis quatre jours, mais celle-ci était difficile à atteindre, trop repoussée par les ténèbres qui s'alourdissaient.

Quand Bruno rentra à la maison, après une longue errance en ville, Sylvie était devant la télé. Elle ne lui demanda pas ce qu'il avait fait ni où il était allé. Elle se contenta de dire doucement qu'il arrivait juste à temps pour le bulletin d'informations. Elle avait d'ailleurs mis le magnétoscope sur « enregistrement », au cas où il serait revenu trop tard. Sa mère avait aussi appelé pour prendre des nouvelles. Il hocha la tête en silence. Il avait la bouche si sèche... Il alla prendre une bière dans le réfrigérateur et revint s'asseoir au salon, tout contre Sylvie.

Après les manchettes politiques et internationales, le lecteur de nouvelles expliqua que la police de Drummondville venait d'arrêter un suspect dans l'affaire de « l'horrible mort de la petite Jasmine Jutras-Hamel ».

Là-dessus, le poste de police de Drummondville apparut à l'écran et on y vit deux policiers qui escortaient un jeune homme menotté.

— C'est lui ! souffla Sylvie.

Bruno lui saisit la cuisse et la serra avec force. De sa main libre, il prit la télécommande et monta le son. Sur les images du jeune homme, une voix hors champ expliquait :

— C'est hier soir que la police de Drummondville a arrêté un suspect dans l'affaire de la petite Jasmine Jutras-Hamel, sauvagement violée et tuée vendredi dernier. Le suspect est un certain...

Et tout à coup, Bruno s'empressa de couper le son du téléviseur. Ahurie, Sylvie lui demanda ce qu'il faisait. Le médecin lui-même observait la télécommande avec stupeur. Pourquoi donc avait-il fait ça ? Et d'une voix qui semblait extérieure à lui-même, il s'entendit répondre :

— Je ne veux rien connaître de lui. Ni son nom, ni ce qu'il fait dans la vie, ni aucun autre renseignement.

Sylvie lui demanda pourquoi. Bruno fixa l'écran un moment, comme s'il cherchait une explication précise, claire.

— Toute information sur lui, sur sa personnalité, le rendrait trop semblable à un être humain...

Voilà, c'était ça. Cet homme ne pouvait être un être humain, c'était évident. Un être humain n'aurait pas fait ça. Et Bruno ne voulait pas le considérer comme un homme. C'était le seul moyen pour...

Pour quoi, au juste ?

Il se frotta le front, perplexe.

Sylvie ne répliqua rien pendant quelques instants, déconcertée.

— Mais moi, je veux connaître ces renseignements.

— Tu pourras regarder la vidéocassette plus tard.

Il tourna un regard implorant vers elle.

— S'il te plaît...

Sa demande était absurde, il le savait, mais c'était plus fort que lui. Elle hocha la tête, compréhensive. Elle dit qu'elle allait se préparer un café et qu'elle regarderait la cassette après. Il la remercia et elle marcha vers la cuisine.

À l'écran, on était passé à une autre manchette. Bruno appuya sur le « stop » du magnétoscope, recula le ruban et, toujours sans le son, refit défiler le passage où on voyait le jeune homme menotté. Dans la vingtaine, cheveux longs, blonds et sales, jean troué et veste de cuir fatiguée. Barbe de quelques jours, yeux éteints, bouche bêtement entrouverte. Une sale gueule.

Ce gars s'était approché de Jasmine. Il lui avait parlé, l'avait attirée dans le champ sous un prétexte quelconque... Puis, derrière un buisson, il l'avait étendue sur le sol de force, avait déchiré sa robe, l'avait pénétrée et frappée violemment, encore et encore... et il avait joui en elle, pendant qu'elle tentait de hurler au secours, d'appeler sa maman et son papa à l'aide... Finalement, il avait entouré de son ruban bleu son petit cou et l'avait étranglée, lui laissant ainsi comme dernière émotion de son court passage sur terre une immense et incompréhensible souffrance...

Entre ses mains, la télécommande craqua faiblement.

Tout à coup, le jeune homme à la télé tourna la tête vers la caméra et afficha un bref sourire arrogant, méprisant. En une fraction de seconde, le cœur de Bruno se consuma, devint du granit calciné.

Le lecteur de nouvelles réapparut à l'écran, bougeant sa bouche sans qu'aucun son en sorte. Bruno fit reculer la cassette à nouveau, refit jouer le passage, jusqu'au sourire. Souriait-il comme ça en violant Jasmine, en la battant ? Sûrement, oui... Comme il sourira ainsi en sortant de prison, que ce soit dans quinze ou vingt-cinq ans... Sûrement quinze...

En vitesse, Bruno se leva et marcha vers l'escalier. Il croisa Sylvie qui lui demanda où il allait.

— Je vais me coucher, répondit-il rapidement. Je suis vraiment crevé...

C'est en se couchant que Bruno s'abandonnait le plus à sa peine. Immobile dans le lit, il laissait les souvenirs de Jasmine déferler en lui, s'y noyait et s'endormait dans cette souffrance. Mais ce soir-là, la tête enfouie dans l'oreiller, il n'arrivait pas à réactiver sa tristesse. Il la pressentait, la touchait du bout de l'âme, mais les ténèbres s'épaississaient de plus en plus, au point qu'il en avait mal au cœur.

Quand Sylvie vint se coucher une heure plus tard, il ne dormait toujours pas, même s'il avait les yeux fermés. Et à deux heures du matin, il se retournait encore entre ses draps, couvert de sueur, l'esprit totalement confus. Chaque fois qu'il voulait arrêter ses pensées sur le visage de Jasmine, chaque fois qu'il s'efforçait de retrouver sa tristesse pour s'y engloutir avec soulagement, la face du tueur apparaissait, avec son épouvantable sourire. Et dans sa tête, le temps s'écoulait, les années passaient, après lesquelles sa petite fille n'était plus que poussière alors que le tueur, lui, sortait de prison en souriant.

En souriant toujours, toujours, toujours...

Qu'est-ce que Bruno devait faire pour que l'autre arrête enfin de sourire ? pour qu'il grimace enfin de peur et de souffrance, comme Jasmine ?

Un flash de sang, de violence et de furie lui balaya soudain le cerveau avec une telle force qu'il se leva d'un bond et sortit de la chambre, comme s'il fuyait l'homme qui se trouvait dans ce lit deux secondes plus tôt.

Il descendit à la cuisine, prit un verre d'eau. Mais il la recracha, elle ne passait pas : les ténèbres bloquaient son estomac. D'ailleurs, la nausée le saisit au même moment et il eut juste le temps de se rendre à la salle de bain pour vomir dans les toilettes. Et pendant qu'il vomissait les images de folie ne cessaient de marteler sa tête.

Quand il se releva, il se sentait étrangement calme. Il se regarda dans le miroir, d'abord avec étonnement, puis ses traits s'affaissèrent peu à peu, devinrent graves.

D'un pas lent, il alla au salon. Il ouvrit la télé et se passa à nouveau la cassette des nouvelles. Toujours sans le son, il observa les images, puis appuya sur « pause » au moment où l'assassin souriait vers la caméra. Le jeune homme s'immobilisa à l'écran... et, à partir de cet instant, devint le monstre.

Le médecin s'approcha de la télé, se pencha et, le visage tout près de l'écran, fixa intensément le monstre figé devant lui.

Alors, les ténèbres ne se contentèrent plus d'altérer sa tristesse, mais l'abolirent complètement. Telle une tache d'huile grandissante, elles se répandirent dans tout son corps, jusqu'à remplir son regard.

Quand il se coucha dix minutes plus tard, il n'essaya même pas de dormir. Étendu sur le dos, il fixait au plafond ses yeux ouverts et durs, tandis que son cerveau fonctionnait à toute vitesse. Si ses pensées furent d'abord chaotiques et éparpillées, elles s'organisèrent au cours des heures, formant peu à peu un ensemble cohérent et précis. Et tout au long de cette nuit blanche, une phrase ressortit sans cesse de la tempête d'idées qui grondait dans son crâne : le monstre passerait devant le juge pour son enquête préliminaire dans environ une semaine.

Environ une semaine.



Bruno sursauta lorsque le jeune revint dans la voiture, nerveux mais fier, en affirmant que c'était fait. Bruno lui donna les mille dollars. Tout heureux, argent en poche, l'adolescent vint pour sortir, puis se tourna une dernière fois vers Bruno :

— Je le sais pas ce que t'as l'intention de faire, mais juste que ce soit contre des flics, je trouve ça *cool* !



PATRICK SENÉCAL...

... est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres romans sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.

EXTRAIT DU CATALOGUE



Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

- (N) *La Rose du désert*
001 *Blunt – Les Treize Derniers Jours*
002 *Aboli* (Les Chroniques infernales)
003 *Les Rêves de la Mer* (Tyraaël -1)
004 *Le Jeu de la Perfection* (Tyraaël -2)
005 *Mon frère l'Ombre* (Tyraaël -3)
006 *La Peau blanche*
007 *Ouverture* (Les Chroniques infernales)
008 *Lames soeurs*
009 *SS-GB*
010 *L'Autre Rivage* (Tyraaël -4)
011 *Nelle de Vilvèq* (Le Sable et l'Acier -1)
012 *La Mer allée avec le soleil* (Tyraaël -5)
013 *Le Rêveur dans la Citadelle*
014 *Secrets* (Les Chroniques infernales)
015 *Sur le seuil*
016 *Samiva de Frée* (Le Sable et l'Acier -2)
017 *Le Silence de la Cité*
018 *Tigane -1*
019 *Tigane -2*
020 *Issabel de Qohosaten* (Le Sable et l'Acier -3)
021 *La Chair disparue* (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)
022 *L'Archipel noir*
023 *Or* (Les Chroniques infernales)
024 *Les Lions d'Al-Rassan*
025 *La Taupe et le Dragon*
026 *Chronoreg*
027 *Chroniques du Pays des Mères*
028 *L'Aile du papillon*
029 *Le Livre des Chevaliers*
030 *Ad nauseam*
031 *L'Homme trafiqué* (Les Débuts de F)
032 *Sorbier* (Les Chroniques infernales)
033 *L'Ange écarlate* (Les Cités intérieures -1)
034 *Nébulosité croissante en fin de journée*
035 *La Voix sur la montagne*
036 *Le Chromosome Y*
037 (N) *La Maison au bord de la mer*
038 *Firestorm*
- Yves Meynard
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Élisabeth Vonarburg
Élisabeth Vonarburg
Élisabeth Vonarburg
Joël Champetier
Esther Rochon
Robert Malacci
Len Deighton
Élisabeth Vonarburg
Francine Pelletier
Élisabeth Vonarburg
Esther Rochon
Esther Rochon
Patrick Sénécal
Francine Pelletier
Élisabeth Vonarburg
Guy Gavriel Kay
Guy Gavriel Kay
Francine Pelletier
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Esther Rochon
Guy Gavriel Kay
Joël Champetier
Daniel Sernine
Élisabeth Vonarburg
Joël Champetier
Yves Meynard
Robert Malacci
Jean-Jacques Pelletier
Esther Rochon
Natasha Beaulieu
Jacques Côté
Maxime Houde
Leona Gom
Élisabeth Vonarburg
Luc Durocher

039	<i>Aliss</i>	Patrick Senécal
040	<i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
041	<i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2)	Jean-Jacques Pelletier
042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Senécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Senécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté

Collection «Essais»

----	<i>Les 42210 univers de la science-fiction</i>	Guy Bouchard
001	<i>Stephen King : trente ans de terreur</i>	Hugues Morin <i>et al.</i>
002	<i>Radiographie d'une série culte : The X-Files</i>	Alain Bergeron, Laurine Spohner <i>et al.</i>
003	<i>Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française</i>	Claude Janelle <i>et al.</i>
004	<i>Le Roman policier en Amérique française</i>	Norbert Spohner

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

www.alire.com

LES SEPT JOURS DU TALION
est le soixante-sixième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en octobre 2011
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« [...] PEU À PEU, VOUS DÉRAPEZ. ET C'EST LÀ L'ART DE PATRICK SENÉCAL : IL VOUS FAIT DÉRAPER, DE FAÇON TRÈS MÉTHODIQUE, DE FAÇON TRÈS FEUTRÉE, DANS UN TOUT AUTRE UNIVERS. »

SRC – Indicatif Présent

Les Sept Jours du talion

Il s'appelle Bruno Hamel, il a trente-huit ans et il est chirurgien. Avec sa petite famille – Sylvie, sa conjointe, et Jasmine, sa fille de sept ans –, il habite Drummondville et, comme tous les gens heureux, il n'a pas vraiment d'histoire. Jusqu'à ce que Jasmine, par un bel après-midi d'automne, soit violée et assassinée.

Dès lors, l'univers de la famille Hamel bascule. Mais lorsque la police arrête le meurtrier, un terrible projet germe dans l'esprit enténébré de Bruno : il va s'emparer du *monstre* et lui faire payer ce qu'il a fait à sa petite fille.

Le jour de la comparution du meurtrier, Hamel, qui a minutieusement préparé son coup, kidnappe le *monstre*, puis transmet aux autorités policières un message laconique : celui qui a violé et tué sa petite fille va souffrir pendant sept jours, après quoi il sera exécuté. Ensuite seulement, lui-même se rendra.

Les Sept Jours du talion : un suspense d'une rare intensité dont personne – et surtout pas le lecteur ! – ne sort indemne.

TEXTE INÉDIT



14,95 \$

9 782896 153794 Extrait de la publication 8,90 € TTC